



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



ÉDITO

Le cru de cette mousson interroge le réel souvent à partir de matériaux bruts, de faits divers, de procès juridiques, de vidéos, d'articles de journaux...

Les auteurs piochent dans la matière textuelle, médiatique, politique pour nous offrir des fables qui peuvent nous paraître incroyables, insupportables, effrayantes, mais presque tout est « vrai ».

Ils transposent, réécrivent, mixent, déplacent, interrogent, rêvent, fabriquent, composent.

Ils sont les témoins oculaires et auriculaires d'un monde de fictions. Le temps passe, et les faits réels deviennent des histoires à raconter.

Les auteurs chantent les contes de leur temps.

On dit souvent qu'une pièce de théâtre doit raconter des faits vraisemblables pour que le lecteur puisse s'y identifier.

Le vieil Aristote disait d'ailleurs : « Le rôle du poète est de dire non pas ce qui a eu lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable et du nécessaire »

Alors oui, le vrai doit être vraisemblable mais il y a du vrai qui ne l'est pas. N'arrangeons donc pas la fiction pour qu'il le devienne. N'inventons rien, restons vrai. Invraisemblablement vrai. À l'image du monde.

Comme le déclare D' dans la pièce *George Kaplan* de Frédéric Sonntag : « Mais le monde n'est pas vraisemblable, Tracy. Le monde dans lequel nous vivons n'est plus vraisemblable. Le monde est un putain de chaos sans / aucune vraisemblance. »

Magali Chiappone-Lucchesi

LOVE, LOVE, LOVE



QUE RESTE-T-IL AUX SUIVANTS ?

LOVE, LOVE, LOVE

**ROYAL
COURT**

**DE MIKE BARTLETT (ROYAUME-UNI)
TEXTE FRANÇAIS DE KELLY RIVIÈRE
DIRIGÉE PAR CAITLIN MACLEOD**

La structure dramatique de *Love, love, love* est assez simple. En trois parties, un couple se rencontre, se déchire devant ses enfants, puis se réconcilie devant les enfants devenus adultes. En trois actes, trois événements charnières de la vie d'un couple, Mike Bartlett retrace l'évolution d'une génération, celle qui a vécu la libération sexuelle et qui a cru à des idéologies qu'elle a fini par enterrer. Avec cette structure simple et ces personnages caractéristiques, l'auteur aborde l'histoire récente et interroge l'écart qui sépare cruellement cette génération libérée de la suivante, née dans un contexte de crise et de perte des idéaux. Sans tomber dans l'écueil du réquisitoire, Mike Bartlett pose ainsi la question de la responsabilité d'une génération face aux problèmes environnementaux, politiques et économiques actuels.

Il contextualise très précisément ces trois moments de la vie de Sandra et Kenneth. En 1967 d'abord, Kenneth et Sandra s'accordent sur des principes de plaisir et de liberté et s'opposent à Henry, le grand frère de Kenneth et petit ami de Sandra. Ce dernier est qualifié de « vieux jeu » pour avoir des préoccupations décidément trop pragmatiques. Contrairement à Kenneth, il n'est pas en conflit avec ses parents. Il a hérité de leur discours et de leur rapport au monde. Cela fait de lui une figure de l'ancienne génération de l'après-guerre. Une génération dépassée, voire enterrée, par ces jeunes gens qui érigent leur jeunesse en objet de culte. Avec le souci du détail qui caractérise cette écriture, les musiques qu'écoutent les personnages sont représentatives de leur temps. Les dialogues sont traversés par des informations sur l'histoire et la culture de l'époque. Mais si on peut dire que ces personnages sont bien « de leur temps », ils n'en sont pas pour autant les moteurs. Ils cherchent plutôt à s'identifier à leur époque comme on

cherche aujourd'hui à être à la mode. Et comme Frédéric dans *L'éducation sentimentale*, ils sont charriés par la grande histoire, nourris par les idées en vogue. Dans leur bouche, ces idées surgissent sous forme de stéréotypes et de phrases toutes faites. D'une certaine manière, Mike Bartlett dénonce des comportements stéréotypés. Mais c'est par le stéréotype qu'il met à jour des mécanismes sociaux, sans accuser directement les personnes. Dans *Love, love, love*, les personnages s'apparentent plutôt à des figures à travers lesquelles l'auteur raconte les évolutions politiques, économiques et sociales des dernières décennies.

C'est d'autant plus frappant quand, au deuxième acte, l'auteur fait intervenir les enfants de Kenneth et Sandra. Les discours parentaux trahissent alors les contradictions des adultes, et les discours des enfants permettent de mettre en place une confrontation de points de vue et, par conséquent, une dialectique nécessaire au questionnement de l'auteur. Contradiction d'une génération, l'écart entre le rêve et la réalité des parents est mis en lumière sous le regard des enfants. Ils ne vivent pas selon leurs idéaux. Alors que la nostalgie d'une époque bénie jalonne les discours, le culte de la jeunesse trahit ses limites : comment être parents tout en défendant des principes de liberté et de plaisir immédiat ? Comment être l'éternel adolescent des années hippies sans voler le rôle de l'ado à ses propres enfants ?

La critique pourrait devenir acerbe quand, au troisième acte, on rejoint l'époque contemporaine. Les parents séparés ont refait leur vie dans une aisance qui jure avec les difficultés financières rencontrées par leur fille Rose. Celle-ci leur demande alors de lui acheter une maison. Une manière de se racheter pour lui avoir fait prendre le mauvais chemin : celui d'une carrière musicale potentiellement séduisante

mais en réalité précaire. Comment, en poussant leur fille à choisir un métier épanouissant, Kenneth et Sandra peuvent-ils être coupable des difficultés financières de leur fille ? Rose accuse leur égoïsme. Il faut dire que l'écart entre leurs idéaux et la réalité s'est si bien creusé qu'ils ne voient plus ce qui se passent autour d'eux, à commencer par leurs enfants.

Mais aussi pour une raison dont l'auteur parvient à montrer la complexité vertigineuse : « Kenneth : pourquoi tu nous as écoutés ? On est tes parents. Sandra et moi, on a jamais écouté un mot de ce que nos parents nous disaient. Mais pourquoi t'as prêté attention à ce qu'on te disait ? T'étais censée te rebeller. C'est ça que t'es censé faire. »

En défendant un idéal de liberté et d'accomplissement personnel, auraient-ils empêché leurs enfants de se rebeller ? Et, est-il nécessaire de se rebeller contre une autorité pour devenir quelqu'un ? Faut-il accepter de vieillir pour laisser la place aux jeunes ?

Des questions particulièrement fortes aujourd'hui alors qu'il est devenu de bon ton d'accuser la génération *peace and love* et *années fric* d'avoir profité de tout sans rien laisser aux suivants. Mais avec ce retournement de la troisième partie, l'auteur démontre qu'un tel discours est trop réducteur

face à la complexité du réel. Il suggère que les évolutions économiques, politiques et sociales font les hommes bien plus que les hommes ne font l'histoire.

Charlotte Lagrange

PORTRAIT DE CAITLIN MACLEOD



Invitée par la Mousson d'été pour mettre en lecture *Love, love, love* de Mike Bartlett, Caitlin Macleod est une toute jeune metteuse en scène britannique. Elle a été assistante à la mise en scène au théâtre shakespearien du Globe ainsi qu'au Royal Court. C'est dans ce théâtre londonien dédié aux nouvelles écritures et partenaire de la

Mousson d'été 2012 qu'elle a assisté le metteur en scène James Grieve sur la création de *Love, love, love*.

En tant que metteur en scène, elle s'intéresse aux écritures contemporaines. Elle a mis en scène *And I And Silence* de Naomy Wallace, une auteure américaine que la Mousson connaît bien pour avoir mis en lecture *Un monde qui s'efface* en 2006 et *Entre ce souffle et toi* en 2009.

Elle souhaite mener une démarche artistique et politique mais non-frontale : « Monter du théâtre contemporain est politique car le monde est politique ». Elle prépare un nouveau projet qui se jouera en mars prochain au Finborough Theatre de Londres.

DES MATHS...

L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

DIRIGÉE PAR JEAN-PIERRE RYNGAERT

ANIMÉE PAR JOSEPH DANAN, MATHIEU BERTHOLET ET NATHALIE FILLION

Hier, lors de la rencontre avec un auteur, Jean-Pierre Ryngaert avait donné la consigne à trois stagiaires de l'Université d'été d'écrire un texte adressé à Frédéric Sonntag. Voici l'un de ces textes.

Université d'été

Pour aborder le tapuscrit ci-joint, faire les exercices suivants :

Ex. 1. Lire à voix haute le tableau à double entrée p. 4

Ex. 2. Déplacer les points A, B ? C ? D ? E ? et leurs images ' et '' dans les 3 espaces-temps fournis en annexe.

Ex. 3. Définir la nature de la figure géométrique de base, celle qui possède 3 côtés, et décrire son application fractale.

Ex. 4. (dit « exercice du football à trois côtés) Étudier les symétries, permutations, implications et antécédents entre les parties I, II, et III.

Ex. 5. Sachant que dans le champ de la caméra, il y a un œil, deux pattes et un bec, déterminer le nombre de poules présentes à l'écran.

Conseils méthodologiques

Pour construire les figures ABCDE, A'B'C'D'E', et A''B''C''D''E'', vous pouvez introduire le point H comme Hitchcock et le segment [GK].

H pesant son poids dans la construction de la figure F comme Fiction ou Film, nous vous recommandons le visionnage de *La mort aux trousses*.

Pour déterminer le nombre de poules, vous pouvez introduire le point G comme Godard.

Enfin, pour l'ensemble des questions, vous pouvez assister à la pièce *George Kaplan* de Frédéric Sonntag. Parce qu'en être spectateur peut se révéler jubilatoire.

Construite rigoureusement et intelligemment à partir de la forme triangulaire, c'est avec beaucoup d'humour que cette pièce vous impliquera en tant que spectateur, s'adressera activement à vous : Par un aller-retour permanent, Frédéric Sonntag vous met à distance et vous promène sur un chemin, à la fois touchant et riche en réflexion.

Eh ! Oui ! Parce qu'à partir de la simple figure du triangle, on peut construire le fractal de l'exercice 3. Le fractal est cette figure géométrique qui permet de se déplacer sur un chemin irrégulier et chaotique. Chemin qui passe par la question de l'identité, du groupe et sa parole, de la construction de la fiction et de son dialogue avec la réalité, de l'art en action et de la politique, de la manipulation médiatique, de la théorie du complot...

Prenez garde aux regards croisés, il y a ceux qui regardent, ceux qui vous regardent, ceux que vous regardez et qui se demandent qui les regarde. Toutefois, c'est les yeux fermés que je vous conseille d'y aller.

Pascale Curnier, stagiaire de l'Université d'été.



SYNDROME OF LOVE (?)

SSTOCKHOLM

DE SOLENN DENIS (FRANCE)
DIRIGÉE PAR NASSER DJEMAI

En lisant votre pièce, je me suis demandé si elle était inspirée d'un fait divers ?

Oui, j'ai hésité en fait entre deux faits divers. Il y avait l'affaire Fritzl qui me bottait pas mal. Et finalement c'est l'histoire de Natascha Kampusch qui m'a emportée. J'aimais l'espèce de happy end. J'ai potassé tout ce que j'ai pu trouver sur google. Natascha Kampusch a même écrit un livre et c'est la première fois qu'une femme séquestrée écrit un livre sur son emprisonnement. Alors j'ai chopé sur internet, de sa bouche, de ses mots, ce qu'elle a vécu. J'ai théâtralisé les situations qu'elle a réellement rencontrées et j'en ai inventé d'autres de toutes pièces.

J'ai écrit en une semaine une quinzaine de pages. Mais c'était trop court. Alors, j'ai fait du copier-coller des scènes, et j'ai changé des trucs, par pure fainéantise. Je suis pour la vérité même si elle n'est pas glorieuse. Ce que je veux dire, c'est que ce procédé de répétition au départ n'était pas volontaire, mais je l'ai trouvé pertinent. J'aimais les questions de mémoire qu'il posait, avec cette femme qui revient sur les lieux de sa détention pour essayer de se souvenir. C'est pour « panser » les choses, réinventer les choses, aller de l'avant, c'est pour cela qu'elle réécrit, réécrit sur sa mémoire.

J'aime l'idée des faux-semblants car de l'extérieur on ne sait rien vraiment des gens, on a seulement une vision tronquée. Dans n'importe quelle relation il peut y avoir une victime et un bourreau. Dès qu'il y a amour, il y a envie de posséder l'autre, et c'est terrible car ça te dépossède de toi-même. Pour moi, cette pièce, c'est une histoire d'amour : lui est malade, il la rend malade, et pourtant c'est une histoire d'amour avec deux victimes. Andromaque, Hermione, Roméo et Juliette sont tout aussi déments dans leur amour démesuré, oui, toutes les histoires d'amour sont pathologiques...

La langue de vos personnages est souvent elliptique, pensez-vous au rythme, au souffle, lisez-vous vos textes à haute voix ?
Quand j'écris je dis toutes mes phrases à haute voix, mais pour cette pièce je n'ai pas voulu me poser la question du

plateau. Le metteur en scène a des vrais parti pris à prendre et à poser car il y a plein de lectures possibles et de prime abord, la pièce semble immontable. Mais je n'ai pas toujours travaillé comme ça. Je me souviens d'un exercice de Koffi Kwahulé où il nous demandait d'écrire un texte sans aucune didascalie, et cet exercice a déclenché quelque chose dans ma façon d'écrire. J'ai perdu les images. J'essaie juste d'être auteure et de laisser plus de place à ceux qui s'empareront de mon texte. Pour moi, l'idée de faire du théâtre c'est travailler collectivement, on fait la moitié du taf, l'autre moitié c'est d'autres souffles, d'autres voix. J'ai envie d'être témoin de ces mots qui prennent corps. Le texte n'est pas une fin en soi, ce n'est que le début d'autre chose.

Vous-même, avez-vous pensé à la mise en scène ?

Je vais mettre ce texte en scène en 2014 avec le collectif Denisyack. Le metteur en scène Laurent Laffargue nous a pris en pépinière dans sa compagnie pour monter *SStockholm*. C'est lui qui nous a poussés à nous jeter à l'eau. Alors avec Faustine Tournan et Erwan Daouphars, on se jette. Et Laurent Laffargue, lui, il fait le phare qui nous guide.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans l'écriture théâtrale plus que dans le roman ou la poésie par exemple ?

Oh ! J'écris plein de poésies glauques et de chansons un peu cu cul. Un roman, j'ai essayé mais pour l'instant les éditeurs me disent que c'est formidable mais impubliable.

Mais pourquoi le théâtre ? Tout est possible avec le théâtre, dans toutes les autres formes je suis comme étriquée mais le théâtre, lui, me donne la trique. J'ai envie qu'on m'entende, donc j'ai besoin que ce soit sonore. J'écris pour des voix, des êtres vivants, je n'écris pas des maux de tête mais des mots de corps, pour les corps de gens, pour leur voix. Je suis vivante et j'écris pour des gens vivants.

Propos recueillis par Magali Chiappone-Lucchesi



JACQUES BONNAFFÉ, ZIG-ZAG DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

LECTURE/CONCERT

JACQUES BONNAFFÉ (TEXTE)
ET LOUIS SCLAVIS (CLARINETTE, SAXOPHONE)

En marge des mises en lecture de textes dramatiques, la Mousson invente des formes singulières qui permettent d'entendre les textes autrement. Après avoir écouté des textes dans la rue, avec le Begat Theater, en début de festival, nous pourrions découvrir, ce soir, une lecture-concert de Jacques Bonnaffé, accompagné à la clarinette et au saxophone par Louis Sclavis.

Ensemble, les deux comparses inventent ce mode de lecture étrange que Jacques Bonnaffé compare à l'opérette : « Dans l'opérette, on prend des destinations pour des tas de voyages. Avec Louis Sclavis, nous faisons des voyages dans différents mondes littéraires et nous puisons dans différents horizons musicaux ». La veille du concert, Jacques Bonnaffé propose un montage de textes de son choix à Louis Sclavis pour renouveler, à chaque fois, le contenu du spectacle.

D'après l'acteur, on peut s'attendre (entre autres) à des textes du poète contemporain Ludovic Janvier, à quelques numéros du feuilleton du tour que Jacques Bonnaffé et Louis Sclavis avaient enregistré sur France Culture à partir des textes de Philippe Bordas, à des citations de Jean-Jacques Rousseau sur le rapport du théâtre à la société, et à des extraits du *Roi du bois* de Pierre Michon que Jacques Bonnaffé travaille actuellement sous la direction de Sandrine Anglade.

Rencontre avec Jacques Bonnaffé

« Ma fabrique de théâtre, entre l'officiel et la marge »
Dans l'après-midi, l'université d'été propose une rencontre avec Jacques Bonnaffé pour aborder, selon ses propres termes, son "zig-zag personnel". En toute liberté, le

comédien et metteur en scène passe d'un lieu à un autre, d'un public à un autre, de l'institution qu'est le théâtre public à des manifestations de toutes sortes. Un aller-retour par lequel il défend l'absence d'ordre de valeur entre ces deux pôles mais qui est lié, avant tout, à des choix artistiques et à l'envie de se surprendre lui-même. Jacques Bonnaffé parle de son besoin de passer par des petits lieux pour retrouver un rapport plus direct et plus populaire aux spectateurs, de son souhait d'expérimenter certains textes avec un public dont la vocation n'est pas forcément culturelle, et de pouvoir faire un travail différent sur la langue.

C.L.



TRAVAILLER AVEC LES AMATEURS MUSSIPONTAINS

AVANT-HIER, APRÈS-DEMAIN (NOUVELLES DU FUTUR)

DE GIANINA CARBUNARIU (ROUMANIE)
TEXTE FRANÇAIS DE MIRELLA PATUREAU
DIRIGÉ PAR ÉRIC LEHEMBRE
PAR LA TROUPE AMATEUR DU BASSIN MUSSIPONTAIN

Entretien avec Éric Lehembre, après le spectacle Avant-hier, après demain (nouvelles du futur), de Gianina Carbutariu

Éric, la représentation à laquelle nous venons d'assister a duré une heure trente, devant une salle pleine et elle a rencontré un grand succès. Comment s'est passé le travail sur un texte contemporain de cette envergure avec un groupe de jeunes amateurs ?

Quand j'arrive à Pont-à-Mousson avec le texte que j'ai choisi parmi ceux sélectionnés par le comité de lecture de la Mousson, je ne sais jamais, à l'avance, quelle sera la physiologie du groupe que je dirigerai. Combien seront-ils ? De quel âge ? De quel niveau ? D'habitude, je choisis des textes avec une grande distribution. Cette année, j'ai eu la chance d'avoir un groupe très enthousiaste. Je connaissais déjà certains des acteurs. Il y en a qui participent à cet atelier depuis plusieurs années maintenant, d'autres sont des nouveaux. Ils travaillent beaucoup. Je suis très exigeant avec eux. C'est un très gros travail pour une seule représentation.

Quand tu débarques avec un texte aussi difficile, je suppose que ce n'est pas évident de les faire entrer dans la fiction ?

Nous commençons par passer plusieurs journées à la table, avant d'aller sur le plateau et d'inventer une formule scénique qui accorde une large place au corps. Dans le cas de cette pièce, je suppose qu'une certaine « naïveté » des acteurs amateurs a pu rencontrer la « naïveté » de cette histoire de fausse science-fiction qui sert à parler des travers de notre époque, je crois que ça a fait sens pour eux et, du coup, pour le public.

La mise en scène, en effet, est assez sophistiquée, même si cela reste encore une « lecture »...

Oui, parce que nous y avons mis des idées corporelles, sonores, visuelles. Ce sont aussi des idées qui viennent des acteurs eux-mêmes.

Cette année, on a eu la chance d'avoir un éclairagiste, un costumier et, même, un musicien incroyable, Patrick Martin, le guitariste, qui est un technicien du Théâtre de la Manufacture et qui est hyper sensible. Il apporte beaucoup à ce spectacle qu'il accompagne sans lourdeur.

O.G.



COMMENT ÉCRIVEZ-VOUS ?

QUESTION À FRÉDÉRIC SONNTAG

J'ai écrit pendant très longtemps la nuit, maintenant c'est plutôt le matin, à mon bureau, avec mon ordinateur dans une ambiance studieuse.

Éventuellement dans des cafés, surtout à l'étranger, j'aime sentir qu'il y a du mouvement autour de moi.

Je peux écouter de la musique, mais cela dépend de la nature des textes que je suis en train d'écrire (pour *Nous étions jeunes alors* qui est un texte poétique, oui, mais pour *George Kaplan*, non).

Et oui, j'ai toujours plusieurs projets d'écriture en cours, sinon je panique.

QUESTION À SONIA CHIAMBRETTO

J'écris directement sur mon ordinateur, sans musique.

Je ne m'impose aucun temps de travail, je travaille toujours dans l'urgence.

J'aime bien écrire dans des petits endroits de ma maison, dans un tout petit bureau coincé quelque part, dans des endroits exigus, avec des piles de papiers à côté de moi.

Si l'endroit est trop organisé, trop dédié au travail, je n'ai pas du tout envie d'écrire.

LE CARGO DES AUTEURS

Suite du périple littéraire des auteurs du CNT en résidence d'écriture transatlantique sur un cargo. Voici un extrait de leur journal de bord du 24 août, jour d'escale au Havre.

Le journal de bord complet est disponible sur Réplique, le blog du CNT (<http://replique.cnt.asso.fr/index.cfm>)

23 - La guerre des mondes. Première et plus grande peur de littérature. Contre l'invasion de ces créatures aux longues jambes métalliques, puissantes, agiles, déterminées, il est impossible de lutter. Impossible de communiquer aussi : pas de bonhomme vert dans le regard duquel déceler une petite lueur sympathique, vaguement humanisable, rien que la froideur de la machine, et la hauteur.

Absence totale de chair, le ballet est mécanique et rapide. De loin, en approchant du port du Havre, on dirait des insectes qui s'affairent à leurs provision, à leur tâche de déplacer de la nourriture selon un ordre bien établi, de loin c'est un bourdonnement, de ces machines à roulettes et leurs allures de grenouilles immenses nous pouvons plaisanter : de loin nous surplombons encore.

Bien dix mètres de haut, sans doute plus, puisqu'ici tout se pèse, se mesure, se range en ordre. Immobiles : une tranquille menace. Un relief sur l'étendue du port. Les géants laissent le soir leur retomber sur les épaules.

Et puis dans un bruit de sirènes, ils surgissent d'un autre chantier, quittent la carcasse de bateau sur laquelle ils s'affairaient depuis des heures, soudain c'est comme si quelqu'un avait agité la ruche, libéré les insectes dangereux. Ils surgissent de toutes parts, personne ne les prévient si des êtres humains se trouvent sur leur trajectoire, si à la dernière minute ils nous aperçoivent, ils peuvent klaxonner tout au plus, à nous de ne pas empiéter sur le chemin balisé, à nous

de connaître les codes, de ne pas prendre les docks comme terrain de flânerie, de promenade. Le monde entier n'est pas un territoire d'écriture.

Alors resurgissement des terreurs romanesques, de la certitude de ne peser rien dans la balance, au moment du combat entre le métal et la peau, de la conscience aigüe de la fragilité des corps, quand si facilement tout peut devenir plus grand, plus fort et plus rapide.

Alors je comprends la terreur des premiers auditeurs du roman d'H.G Wells à la radio, quand, en guise de canular, on avait fait passer la fiction pour du réel, et que des villes entières se vidaient à l'annonce de l'invasion extra-terrestre. Je comprends qu'on cherche des cachettes et qu'on abandonne tout derrière soi, qu'on s'éparpille en espérant en r échapper.

Mais ce n'est rien. Mais nous sommes près du Fort Saint-Pierre. Mais demain nous chercherons une librairie, un café, une pharmacie, une poste. Nous remettrons le monde à notre échelle. Nous redeviendrons nombreux et puissants, tous les six, avec nos rires dans les larges artères du Havre. Il n'y aura pas de fait divers, ni de brutalité, en dehors du corps de Franck traîné dans un couloir en direction de l'ascenseur, nous a-t-il semblé voir, mais c'était peut-être encore la peur en nous qui parlait, l'impatience de prendre, pour de bon, la mer.

ENTRE GUILLEMETS #5

« L'affaire arrivait devant la cour d'assises et Alexandre Dumas fut appelé en qualité de témoin. L'interrogatoire est célèbre.

LE PRÉSIDENT. — Votre nom ?

LE TÉMOIN. — Alexandre Dumas

— Votre profession ?

— Monsieur le président, je répondrais : auteur dramatique, si je n'étais dans la patrie de Corneille.

Là, il y eut un petit temps de silence et le président, véritable renard de Normandie, riposta :

— Il y a des degrés, monsieur, il y a des degrés ! »

Philibert Audebrand, *Petits mémoires d'une stalle d'orchestre*, 1885

On n'est plus, aujourd'hui, des auteurs dramatiques... on est des penseurs !... Ah ! mais !... qu'est-ce que cela, la vie ?... Rien... moins que rien... Un futile amusement d'artiste, tout au plus !... Des thèses, des sur-thèses... des archi-thèses ?... À la bonne heure... L'avenir du théâtre, le salut du théâtre est là... Il faut des thèses... et des thèses sociales encore... et toutes les thèses sociales... les unes après les autres !... Fini de rire... Finies les larmes... Finie l'émotion qui vous prend à la gorge... Finie la gaieté qui vous secoue !... Moyens vulgaires, grossiers, périmés !... Pensons... pensons... Ah ! nom d'un petit bonhomme !... Pensons !...

Octave Mirbeau, « Gens de théâtre », *Le Journal*, 5 novembre 1901.

12h30 – Déjeuner avec un auteur : Caitlin Macleod et Christopher Campbell (sur réservation)

14h – Lecture *Love, love, love* - AMPHITHÉÂTRE

De Mike Bartlett (Royaume-Uni)

Texte français de Kelly Rivière

Dirigée par Caitlin Macleod

Avec Quentin Baillot, Thomas Blanchard, Julie Pilod, Bagheera Poulin, Gérard Watkins

Lecture en partenariat avec le Royal Court Theatre

16h – Rencontre avec Jacques Bonnaffé - SALON ALEXANDRE GUILLAUME

«Ma fabrique de théâtre, entre l'officiel et la marge»

18h – Lecture *Sstockholm* - SAINTE-MARIE AU BOIS

De Solenn Denis (France)

Dirigée par Nasser Djemaï

Avec Catherine Matisse, Géraldine Martineau, Céline Milliat-Baumgartner, Daniel Martin

20h45 – Lecture - Concert

Avec Jacques Bonnaffé (texte) et Louis Sclavis (clarinette, saxophone)

CHAPITEAU

22h30 – Les impromptus de la nuit - CHAPITEAU

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye sur le thème de «pouvoir et dépendance» par un artiste de La mousson d'été : Pau Miro et Nasser Djemaï

00h15 – Le rendez-vous de la nuit avec un auteur - CHAPITEAU

00h30 – Musiques *DJ Legalize* - CHAPITEAU



La meéc – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Pays de Pont-à-Mousson et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy Lorraine, la Maison Antoine Vitez, l'Université Paul Verlaine – Metz, l'Université Nancy 2 (UFR de lettres et le Théâtre Universitaire de Nancy), Scènes et Territoires en Lorraine, Scène Action et la Librairie Geronimo – Metz
MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été

